

# **Bleue comme une orange**

## **13/16 - L'Écosse passe à l'orange**

### **Quand les Lumières écossaises théorisent l'industrialisme néerlandais**

En Écosse, une immigration de tapissiers, de commerçants et de peintres flamands et zélandais remonte au XII<sup>e</sup> siècle. Les patronymes des Fleming et Flemington attestent, parmi d'autres, de cette vieille présence – ainsi Ian Fleming, le créateur de James Bond. Sans parler de l'influence du flamand sur la langue écossaise : *hoose* plutôt que *house*, *kirk* plutôt que *church*, *cortrik* (Courtrai) pour le velours, *birges* (Bruges) pour le satin, etc. Les mots suivant les choses - matérielles ou intellectuelles - on ne s'étonne pas que la « division du travail » ait été mise au point dans les chantiers navals et les manufactures textiles des Pays-Bas, où l'Anglais William Petty (1623-1687) en découvre l'écrasante supériorité productive, avant d'être ainsi nommée par Bernard de Mandeville (1670-1753), un Néerlandais – huguenot d'origine française – émigré en Angleterre. Puis théorisée par les « Lumières écossaises », issues des universités de Glasgow et d'Édimbourg.

David Hume (1711-1776), Adam Ferguson (1723-1816) et Adam Smith (1723-1790), font ainsi l'apologie de la « division technique » du travail entre l'ouvrier spécialisé, futur OS, et le *savant*, futur technocrate, puis entre les innombrables spécialisations manuelles et intellectuelles, pris dans l'engrenage et l'emballement de leur « rationalité technicienne ».

Cependant que les *machines humaines* se révoltent dans toute l'Europe contre leur réduction à l'état mécanique, d'autres penseurs, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) et William Blake (1757-1827), prennent la défense des hommes libres dans « les vastes forêts » et se lancent à l'assaut des « moulins sataniques ».

1688. Un corps expéditionnaire de la République des Provinces-unies des Pays-Bas, sous la direction de Guillaume III d'Orange, vient d'exporter par les armes en Angleterre ses institutions républicaines, sa banque, et son idéologie du progrès commercial. C'est ce que les Anglais nomment leur *Glorious revolution*<sup>1</sup>. Comment un si petit État, si peu gâté par la nature, a pu devenir la première puissance économique et militaire d'Europe, et la première puissance coloniale du globe ?

À cette époque, qu'ils soient hommes de fabrique, d'État ou de lettres, qu'ils soient Français ou Anglais, les réfugiés et visiteurs trouvent aux Pays-Bas un modèle stupéfiant de réussite nationale. Économistes et philosophes y viennent, à la recherche des recettes qui font sa réussite. L'agriculture, les compagnies de commerce, la bourse et la banque forment aujourd'hui l'image d'Épinal de ces Pays-Bas du « siècle d'or ». Les voyageurs n'en reviennent jamais sans louer leur « art » et leur « industrie » : « Leurs manufactures sont quatre fleuves d'or », remarquera encore

---

<sup>1</sup> Cf. *Bleue comme une orange*, chap 12, « 1688 : L'Angleterre passe à l'orange. De l'invasion hollandaise à la « première révolution industrielle », sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

Diderot en 1780. Il est significatif que l'anglais « mill » signifie au XVIII<sup>e</sup> siècle à la fois le moulin (*pepper mill*, moulin à poivre), et la fabrique ou l'usine : *sawmill* désigne la scierie, *spinning mill* la filature, et le *mill worker* est l'ouvrier de fabrique. Le voyageur anglais, féru d'économie, garde sans doute de son passage en Hollande, la « République des moulins », l'impression vive de ces machines à vent qui font tourner l'industrie hollandaise. L'image se dégrade avec les débuts de la « révolution industrielle » et le poète William Blake (1757-1827) dénonce les *satanic mills* en 1804, les « usines sataniques », dans son hymne *Jerusalem*.

Avec le temps, l'image d'une Hollande commerçante est devenue caricature. C'est pourquoi l'économiste Jan de Vries et l'historien Ad van der Woude rappellent en 2011, dans *The First Modern Economy*, combien la nation capitaliste hollandaise du « siècle d'or » fut aussi industrielle<sup>2</sup>. Alors que l'on retient le plus souvent d'Amsterdam ses activités commerciales, bancaires et boursières, un tiers de ses habitants déclare travailler pour le seul secteur textile. Ils sont même 54 % d'ouvriers industriels dans la province de Hollande, et jusqu'à 60 % dans la région du Zaan, qui abrite le plus important chantier naval d'Europe, au nord d'Amsterdam.

Là, des centaines de moulins alignés le long du fleuve Zaan scient mécaniquement le bois, foulent mécaniquement les voiles de chanvre pour les bateaux, ou extraient mécaniquement l'huile des baleines débarquées au port. Claude Monnet peindra, deux siècles plus tard, plusieurs paysages de cette zone industrielle primitive : 128 moulins en 1630, 580 en 1703, et quelques 70 chantiers navals<sup>3</sup>. C'est grâce à son industrie navale dominante que la marine hollandaise peut dominer militairement et commercialement ses rivales espagnoles, anglaises et françaises. 500 navires sortent chaque année des chantiers hollandais, dont la célèbre *fluyt*, ce vaisseau de commerce au ratio « tonnage / équipage » le plus compétitif du marché.

Moins fameux et pourtant tout aussi symbolique, le premier bateau de pêche équipé à bord d'un atelier de transformation du poisson est capable de partir en mer jusqu'à deux mois d'affilée. À l'époque, même les armateurs vénitiens et génois « chassent » les ingénieurs néerlandais. Mais plus que telle ou telle invention technique particulière, c'est l'organisation quasi-industrielle de la production qui capte l'attention de l'observateur, et bien sûr du concurrent. Le Zaan dispose de centaines de scies mécaniques si compétitives que les guildes des scieurs à main, notamment celles de Rotterdam et d'Amsterdam, interdisent la vente de leurs produits dans leurs villes. La division du travail entre les menuisiers qui fabriquent la coque, la quille, le mat, le barrot, etc., rationalise le *process*. Les économies d'échelle permises par une production de masse, ajoutées à la productivité d'une organisation divisée des tâches, anéantissent la concurrence. Le rapport « qualité / prix » est imbattable. Marx évoque bien dans *Le Capital* le cas d'une « scierie à vent, établie par un Hollandais dans le voisinage de Londres » vers 1630. Mais elle sera « détruite par le peuple » qui voit en elle une concurrence déloyale. À Londres comme à Rotterdam, la mécanisation du travail ne va pas sans résistances. Ce n'est qu'au début du siècle suivant que les chantiers navals anglais, mais aussi français et scandinaves, arriveront à se faire une place sur le marché.

L'autre secteur néerlandais à soutenir le qualificatif de « manufacturier », si ce n'est d'« industriel », est évidemment celui du textile. En Artois et en Flandres, la draperie était certes encore rurale, mais déjà divisée entre artisans fileurs, tisseurs, peigneurs, fouseurs, teinturiers, etc. Les commerçants-drapiers supervisaient le travail : ils négociaient les matières premières et les produits finis, fournissaient aux artisans les métiers à main, et contrôlaient la qualité des produits. Leurs guildes régnaient sur les beffrois des villes, et leur domination politique leur permettait de contenir les vellétés productives des artisans qui souhaitaient multiplier les métiers.

---

<sup>2</sup> Cambridge University Press.

<sup>3</sup> « Zaan », *Dictionnaire des Pays-Bas au siècle d'or*, sous la direction de Catherine Secretan et Willem Frijhoff, CNRS Éditions, 2018.

À Lille, « les dénombrements effectués en 1638 et 1650 [...] montrent que les trois quarts de tous les maîtres sayetteurs possédaient trois métiers ou moins (de sorte que tout le tissage était probablement fait par des membres de la famille) et aucun n'en avait plus de six<sup>4</sup>. » Si les guildes marchandes invoquent le « bien public » et la « moralité » d'une petite production artisanale, elles défendent surtout leur pouvoir acquis dans les instances communales, face à la concurrence des producteurs. Les troubles protestants ne sont pas étrangers à cette inégalité politique et sociale :

« Et si les échevins avaient des doutes sur l'efficacité de la petite production marchande pour promouvoir la paix civile, ils n'avaient qu'à jeter un œil sur Hondschoote, la grande sayetterie de Flandre occidentale avec laquelle Lille avait des liens commerciaux et financiers étroits. Car, lorsque les restrictions à la liberté d'entreprendre y furent relâchées dans les années 1556, les tisserands "moyens" manifestèrent une profonde "animosité... envers les capitalistes" et les autorités locales, et la dégradation de la situation sociale contribua fortement à faire de Hondschoote un centre majeur d'agitation protestante et de troubles politiques<sup>5</sup> », relèvent les historiens Duplessis et Howell.

Quand les artisans drapiers fuient les Flandres pour la Hollande, ils découvrent à Leyde une même organisation économique dominée par les commerçants. Mais avec la ruine de l'industrie drapière causée par les troubles avec l'Espagne, les magistrats de la ville laissent aux immigrés flamands le soin d'organiser la production à leur guise - celle-là même qui leur était refusée dans leurs villes de départ. Des artisans commencent à regrouper dès les années 1640 leurs métiers et leurs moulins sur un même site de production, délaissant les campagnes pour la ville. Ces nouveaux « *fabrikeurs* » embauchent et contrôlent des travailleurs à domicile, et commencent à regrouper tisserands et machines dans leurs ateliers. « Au XVII<sup>e</sup> siècle, les commerçants-entrepreneurs chargés de la production purent ainsi mettre en place un véritable système de sous-traitance<sup>6</sup>. » Le pressage, le calandrage et le séchage se regroupent, et les plus gros « fabricants » fondent leur propre teinturerie, leur propre moulin à foulon, leur propre blanchisserie. Le fait est sans doute nouveau, selon le spécialiste néerlandais de l'industrie textile Nicolaas Posthumus<sup>7</sup>. Par les mouvements d'intégration horizontale (la concentration d'une même activité) et verticale (la concentration d'activités différentes d'une même production), et même si les entrepreneurs continuent de se désigner comme « marchands » pour des raisons de prestige, une classe d'*industriels* naît probablement à Leyde dans les années 1640. À Lille, dans le quartier Saint-Sauveur, les familles manieront encore leur métier à tisser dans leur propre cave jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Suivons maintenant les immigrés flamands qui traversèrent le *Channel*. Gagnons l'Angleterre, « berceau de la révolution industrielle », puis remontons vers l'Écosse, « foyer culturel de l'Europe » entre 1740 et 1790, suivant l'auteur de *La Religion industrielle*, Pierre Musso<sup>8</sup>.

L'éducation du jeune William Petty (1623-1687) ressemble assez peu à celle d'un lycéen contemporain, en *distanciel*, ou dans un établissement *inclusif*, soucieux de la sensibilité de ses

---

<sup>4</sup> « Reconsidering the early modern urban economy: the cases of Leiden and Lille », Duplessis et Howell, *Revue Past & Present*, Oxford University Press, 1982.

<sup>5</sup> *Idem.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *De geschiedenis van de Leidsche*, 1939, non traduit. Voir « Une capitale de la laine : Leyde », Émile Coornaert, *Annales. Économies, sociétés, civilisations* n°2, 1946.

<sup>8</sup> *La religion industrielle. Monastère, manufacture, usine, une généalogie de l'entreprise*, Pierre Musso, Fayard, 2017.

élèves et de leur épargner le *stress* d'un enseignement élitiste. Issu d'une simple famille d'artisans drapiers, il s'embarque comme apprenti matelot avant de suivre, à 14 ans, des études de latin, grec, français, mathématiques, etc., chez les jésuites de Caen – oui, en Normandie, loin du foyer familial. Et toujours plus loin, il s'inscrit à 21 ans à l'université de médecine de Leyde, aux Pays-Bas, où il fréquente le gratin philosophique de l'époque, Hobbes, Descartes, Gassendi, Mersenne. Le voici à Paris pour étudier l'optique, puis de retour en Angleterre, en 1646, pour faire sa médecine à Oxford. Il y enseigne bientôt l'anatomie, ainsi que la musique à Londres. Devenu compagnon d'arme d'Olivier Cromwell, il obtient la charge de médecin-général de l'armée d'Irlande, en 1652 ; puis celle d'arpenteur du pays, afin d'en dresser le cadastre comme on le fait si bien aux Pays-Bas ; c'est-à-dire d'évaluer le butin afin de rembourser en terres les créanciers de Cromwell. Sans oublier sa propre part au passage, 9000 livres et 30 000 acres de terre - plus de 3600 ha, si notre service comptable ne s'est pas trompé dans les conversions - ce qui est fait en 1656. Il a 33 ans. On dira ce qu'on voudra, les périodes de guerre civile sont propices aux mobilités de carrière.

Pardon d'abrèger ce roman biographique, digne d'un Defoe (1660-1731) ou d'un Thackeray (1811-1863), et de traiter à la hache un *cursus* touffu et plein de rebondissements, mais en 1662, après d'autres péripéties, William Petty, qui délaisse désormais la médecine biologique pour la médecine économique et sociale, est invité à rejoindre la *Royal Society of London*, la grande académie savante. Parmi ses prescriptions les plus récurrentes, le « laissez faire », qu'il formule en latin dans ses ordonnances, *Vadere sicut vult*, aller comme on veut, à sa guise. Une apologie de la libre circulation que le Docteur Petty applique aussi bien au corps biologique, qu'au corps social. Bien d'autres y reviendront après lui, dont, un siècle plus tard, le Français Saint-Simon (1760-1825), le père de l'industrialisme, également passé de la circulation sanguine à celle des capitaux, des marchandises, des idées, des hommes, etc.

Petty se passionne alors pour la *quantification*, celle des hommes, des biens, des productions, etc., qui lui paraît la base rationnelle du bon gouvernement. Il invente l'*Arithmétique politique*, titre de son plus célèbre ouvrage paru en 1690, trois ans après sa mort, où il théorise la comptabilité de l'économie et de la population, comme le fait aujourd'hui l'Insee.

Chiffres à l'appui, ses écrits n'ont de cesse de comparer l'arrogante richesse néerlandaise à celle de la France et de l'Angleterre. Il observe l'agriculture, les fabriques textiles et surtout les chantiers navals des Pays-Bas : comment expliquer qu'un bateau construit en Hollande coûte entre un tiers et la moitié moins qu'un bateau de même tonnage fabriqué en Angleterre ? Parce que sa fabrication dans les chantiers du Zaan est divisée, spécialisée, entre différentes équipes d'ouvriers passant d'un navire à l'autre pour effectuer chacune une seule et même tâche. De même, observe Petty,

« Le drap revient moins cher quand une personne carde la laine, une autre file, une autre tisse, une autre étire, un autre apprête, une autre calandre et emballe, que lorsque toutes les opérations susdites sont maladroitement exécutées par la même main<sup>9</sup>. »

Conclusion : la division du travail abaisse les coûts de production, augmente la productivité, et permet de gagner en compétitivité. Conclusion de la conclusion : l'Angleterre ne saurait prendre l'avantage dans le commerce maritime sans imiter ces méthodes de fabrication modernes – et néerlandaises.

Si l'Anglais William Petty est un précurseur, les historiens, les économistes et les philosophes attribuent au Néerlandais Bernard de Mandeville, l'agent orange de l'industrialisme anglo-saxon, la première mention du terme « division du travail » - quoiqu'il soit surtout connu pour son apologie outrancière du libéralisme amoral.

---

<sup>9</sup> *Arithmétique politique*, achevé en 1677, publié en 1680.

Bernard de Mandeville, né en 1670 à Rotterdam, est l'arrière-petit-fils de huguenots normands émigrés en Hollande en 1595 pour y tenir commerce de tissus. Encore une famille de cette classe inventive et entreprenante dont l'absolutisme royal et le parti catholique auront amputé la France, et renforcé les pays protestants - et rivaux.

Mandeville étudie la philosophie et présente sa thèse de médecine à Leyde en 1689, dans laquelle il défend la théorie cartésienne de l'« animal-machine », cet être vivant réduit à un ensemble de pièces et de rouages. Il a 19 ans. *L'homme du diable* (son surnom) fréquente avec ses parents les milieux républicains et marchands, et s'implique dans le *States Party* pour l'éviction de la dynastie d'Orange-Nassau. Il participe à une révolte anti-taxes en 1690, menée contre le maire de Rotterdam suite à une sombre affaire de barriques de pinard passées en contrebande, et doit se réfugier à Londres en 1691, trois ans après la « Glorieuse Révolution », un an après la publication posthume du traité d'*Arithmétique politique* de William Petty.

C'est dans cette ébullition républicaine et « mercantiliste » qu'il publie en 1705 la première partie de sa *Fable des Abeilles*, sous-titrée *Vices privés et vertus publiques* : cette fable dont « libéraux » et « anti-libéraux » ne retiennent que la défense de la concurrence libre et non faussée. La ruche de Mandeville, aussi besogneuse que peut l'être une manufacture remplie d'abeilles ouvrières, prospère jusqu'à ce que le désir de gain personnel des abeilles disparaisse sous les vertus morales. Mandeville soutient à rebours que l'on doit faire argent de tout, y compris du vice, de la prostitution, des drogues, de l'alcool ou encore de la pollution - même si le terme n'a pas le même sens qu'aujourd'hui. Un tableau des Pays-Bas modernes ? Nous y reviendrons.

Les intérêts particuliers, explique Mandeville, même les plus odieux, concourent *in fine* à l'intérêt général : « Soyez aussi avide, égoïste, dépensier pour votre propre plaisir que vous pourrez l'être, car ainsi vous ferez le mieux que vous puissiez faire pour la prospérité de votre nation et le bonheur de vos concitoyens ».

Sans le vol, explique-t-il, les serruriers seraient au chômage, et l'argent des riches resterait dans leurs bas de laine au lieu d'irriguer l'économie - voilà qui rappelle les théories franciscaines, celles du jésuite Lessius, ou encore celles des calvinistes. L'argent doit travailler, circuler et non pas dormir.

Cette défense des égoïsmes particuliers, ainsi dégagés des prétendues « vertus chrétiennes », est énoncée soixante-dix ans avant qu'Adam Smith ne théorise la « main invisible » du marché (1776). Ce qui fait d'un Néerlandais d'origine normande, le pionnier d'un ultra-libéralisme habituellement qualifié d'« anglo-saxon ». L'Austro-britannique Friedrich Hayek (1899-1992), économiste néo-libéral et maître à penser de Thatcher, Reagan et Pinochet, ne reconnaissait-il pas en « Dr Mandeville » son « Mastermind », lors d'une conférence donnée à la *British Academy* en 1967 ? Voilà ce qu'en retiennent « libéraux » et « anti-libéraux » dans leur lutte pour ou contre la libre concurrence de travailleurs « libres ». Les uns et les autres oublient que Mandeville est également, et peut-être surtout, l'inventeur du néologisme « division du travail », avant que celui-ci, une fois encore, ne lui soit emprunté par Adam Smith.

Le concept apparaît dans la deuxième partie de la *Fable* éditée en 1724, en référence, comme chez William Petty, aux chantiers navals :

« Quelle noble autant que belle, quelle splendide machine c'est qu'un vaisseau de guerre du premier rang, toutes voiles dehors, bien gréé et bien armé ! De même qu'en volume et en poids il surpasse infiniment tout autre corps mobile inventé par les hommes, de même aucun autre ne peut montrer une telle variété d'inventions, chacune étonnante de façon différente. Il y a bien des équipes d'ouvriers dans la nation qui, donnés les matériaux, pourraient en moins de six mois produire, équiper et faire naviguer un vaisseau de premier rang. Et cependant il est certain que cette tâche serait impossible si elle n'était divisée et subdivisée en une grande variété de travaux

différents ; et il est également certain qu'aucun de ces travaux n'exige plus que *des ouvriers d'une capacité ordinaire.* »

C'est nous qui soulignons. Le travail est certes plus rationnel et efficace, mais la remarque du « Dr Mandeville » introduit la justification du travail abrutissant infligé aux ouvriers « spécialisés » - c'est-à-dire astreints à un ou deux gestes répétitifs. Ce que le « Système Taylor » et l'industrie automobile déploieront au XX<sup>e</sup> siècle. Et ainsi, des hommes de *capacité ordinaire* peuvent usiner *des produits extraordinaires* (des bateaux, des bagnoles, des *smartphones*, une bombe atomique). Voilà comment l'Angleterre de Mandeville occupera ses vagabonds et mendiants, femmes et enfants compris, toutes ces petites gens chassées de leurs campagnes par les *enclosures* et qui peuplent désormais les faubourgs à la recherche de quelque emploi. Usant de la métaphore textile cette fois, Mandeville « ne sai[t] rien à quoi on puisse plus justement comparer les lois et l'économie établie d'une ville bien réglée qu'au métier à tricoter les bas », une machine merveilleusement complexe aux produits beaux, précis et réguliers. Mais surtout, une machine sur laquelle « le meilleur artisan qui s'en servira ne fera pas mieux que presque n'importe quel vaurien après six mois d'apprentissage. » La division du travail devient une méthode globale, sociale et politique ; une idéologie. Elle a pour effet d'arracher les hommes à leur oisiveté naturelle pour former « un peuple riche, puissant et florissant. »

Certes, le capitalisme dans sa version la plus moderne et libérale pousse au vice. Tout s'achète, tout se vend, « c'est mon choix, c'est mon droit » et *chacun fait fait fait c'qui lui plaît plaît plaît*. Qu'il s'agisse de prostitution, d'euthanasie ou du commerce de drogues, qui font le profit quotidien de l'économie néerlandaise. Mais l'économie industrielle est d'autant plus amoralisée qu'elle gouverne des ouvriers devenus rouages et machines selon les seuls critères quantitatifs d'efficacité établis par la science des « savants ». Les chiffres gouvernent le nombre. Le Néerlandais Mandeville n'a pas seulement poussé le « mercantilisme » dans ses derniers retranchements amoraux, il a aussi fait de la « manufacturisation » de la société une idéologie. D'où la métaphore de la ruche, « aux yeux de tous la plus féconde des sciences et de l'industrie », qu'oublie de relever détracteurs et laudateurs de Mandeville, pourtant annoncée dès le titre, et pour laquelle il n'y a pas de débat, malgré les ravages de trois siècles d'industrie.

La grande école philosophique des « Lumières écossaises », alias « Lumières industrielles », va raffiner le propos trop brut et franc du Néerlandais. Les économistes-philosophes David Hume, Adam Ferguson, Adam Smith, et d'une certaine manière l'inventeur de la machine à vapeur James Watt, vont s'y employer. Sans la délicatesse, souvent, de citer leur diabolique prédécesseur<sup>10</sup>.

En Écosse, une immigration de tapissiers, de commerçants et de peintres flamands et zélandais remonte au XII<sup>e</sup> siècle. Entre autres patronymes, les Fleming et Flemington attestent de cette vieille présence flamande - ainsi le créateur de James Bond, Ian Fleming, sans parler de l'influence du flamand sur la langue écossaise : *hoose* plutôt que *house*, *kirk* plutôt que *church*, *cortrik* (Courtrai) pour le velours, *birges* (Bruges) pour le satin, etc. Inversement, les commerçants écossais sont particulièrement présents sur la place commerciale et boursière de Bruges, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Ils y vendent du poisson et achètent du drap. Cette histoire des relations entre Écossais et Flamands commence à être sérieusement documentée. L'Université de Saint Andrews a publié en 2019 *Scotland and the Flemish people*, et en 2021 la BBC diffusa le documentaire *Scotland and the Low Countries*.

Un tisserand du nom de Matthieu de Araz (Arras) était présent en Écosse en 1312. Un autre appelé Egidius Gremar de Arras laissa trace de son activité tapissière en 1435. Cette immigration

---

<sup>10</sup> Sur la généalogie de la division du travail, voir *Bernard : passions, vices, vertus*, Paulette Carrive, éd. J. Vrin, 1980. Et *Qu'est-ce que la division du travail*, Jean-Pierre Sérès, Librairie philosophique J. Vrin, 1994.

de travail a marqué le pays de son savoir-faire, si l'on en croit l'ambassadeur espagnol en Écosse, témoignant en 1498 que « L'Écosse s'est tellement améliorée sous le règne de [Jacques IV] qu'elle vaut trois fois plus qu'autrefois, à cause des étrangers qui sont venus dans le pays et leur ont appris à vivre<sup>11</sup>. »

On sait par une loi écossaise de 1587 que des drapiers flamands ont été invités à s'installer pendant les troubles avec l'Espagne et la grande migration flamande vers les Pays-Bas et l'Angleterre - à la condition d'observer les lois « spirituelles et temporelles » du royaume d'Écosse, acquis au calvinisme depuis 1560 ; de ne pas « mendier ou troubler l'ordre public de ce pays pour la pauvreté » ; de ne pas « léser » ni « tromper » sa Majesté par un « travail insuffisant » ; de produire une étoffe d'une qualité « similaire à celle qui est faite dans lesdits pays de Flandres » - qualité surveillée par « un homme honnête et discret, Nicholas Uddard, bourgeois d'Édimbourg » ; et d'embaucher des « garçons et jeunes filles écossaises » comme apprentis.

Ces conditions respectées, les drapiers flamands auront autorisation d'installer leurs ateliers et de vendre sur les marchés, recevront 1 000 merks de subventions, et des exemptions de tout impôts, charges et tributs. Un véritable plan de « Crédit d'impôts pour la compétitivité et l'emploi ». L'historien écossais Morvern French pense qu'une trentaine de familles ont ainsi débarqué en Écosse pour s'y établir. Pour autant, le pays accuse un « retard » économique par rapport à son voisin anglais. Le royaume subit encore quatre dures famines au XVII<sup>e</sup> siècle, son million d'habitants végète dans une extrême pauvreté. Les historiens datent l'essor économique de l'Écosse de l'acte d'Union avec l'Angleterre en 1707 ; acte fondateur du Royaume-Uni de Grande Bretagne qui fortifie la victoire républicaine et réformée de 1688.

L'Écosse s'industrialise grâce à sa coopération commerciale avec l'Angleterre, et entame son « décollage » économique par l'introduction des méthodes culturales inventées par les Flamands cinq siècles plus tôt<sup>12</sup> - ici transmises par les Anglais : plantations de trèfles et de navets pour enrichir les sols, rotation des cultures, assèchement des marais, puis *enclosure* des terres et pâturages communs. Le textile de lin, le commerce de bétail, de charbon et de tabac jouent alors le rôle de locomotive<sup>13</sup>. La célèbre usine sidérurgique de la *Carron Company* ouvre en 1759 le long de la rivière Carron, près du village de Falkirk, dans le Stirlingshire. Elle accélère la production de fonte en inaugurant l'utilisation du coke à la place du charbon de bois, et celle de la « machine à feu » de l'Écossais James Watt. « La théorie naît dans la manufacture », observe Pierre Musso à propos des « Lumières écossaises »<sup>14</sup>. C'est notamment en observant la *Carron Company* qu'elles édifient leurs théories industrialistes : concentration du travail, mécanisation du travail, division du travail. Les universités de Glasgow et d'Édimbourg, surnommée à l'époque « l'Athènes du nord », sont les chambres d'écho de leurs idées. Et l'Écosse devient le « foyer culturel de l'Europe » entre 1740 et 1790, toujours selon Musso.

Des trois économistes-philosophes que nous allons aborder, David Hume, né à Édimbourg en 1711, est à la fois le premier chronologiquement, le passeur des idées de Mandeville et celui des innovations néerlandaises. Il estime dans son immense *Histoire de l'Angleterre* publiée entre 1754 et 1762, que :

« La plupart des fugitifs, étant les plus industriels habitants des Pays-Bas, et ceux qui avaient rendu ces provinces si célèbres par les arts qu'ils y exerçaient, la reine [Elizabeth 1<sup>ère</sup>, reine de 1558 à 1603], en les recevant, eut l'avantage d'introduire dans son royaume plusieurs manufactures utiles et inconnues jusqu'alors aux Anglais. »

---

<sup>11</sup> *Flemish migration to Scotland in the medieval and early modern periods*, Morvern Français, 4 décembre 2015, [flemish.wp.st-andrews.ac.uk](http://flemish.wp.st-andrews.ac.uk).

<sup>12</sup> Cf. *Bleue comme une orange*, chap. 2, « L'organisation agricole du Moyen-Âge ».

<sup>13</sup> Cf. *L'Écosse des Lumières*, Norbert Waszek, PUF, 2003.

<sup>14</sup> *La Religion industrielle, op. cit.*

Ces manufactures ne profitent pas seulement à l'économie, afin d'assurer un « peuple riche, puissant et florissant », comme dirait Mandeville. Elles sont la condition d'une vie politique portée à son « degré de perfection ». Corrélation, voire causalité, les Pays-Bas ne sont-ils pas le peuple le plus avancé à la fois dans l'industrie textile et dans le mode de gouvernement républicain ? Avec Hume, l'industrie dépasse son objectif premier d'assurer la richesse matérielle des hommes, pour devenir la condition politique d'un « gouvernement libre ». La condition d'une civilisation raffinée.

« Comment espérer qu'un peuple qui ne sait pas fabriquer un rouet ni employer un métier à tisser soit capable de se donner un gouvernement bien formé ? », demande-t-il en 1742 dans son *Essai sur la naissance et les progrès des arts et des sciences*.

Au temps pour la démocratie athénienne et les communes paysannes, qui inventèrent la République sans l'aide du rouet. Inversement : les Pays-Bas si avancés dans l'industrie, ne sont-ils pas alors dominés par une oligarchie régnant sans partage sur leur République ? *Whatever*. Hume creuse sa proposition. Pour qu'une économie industrielle raffinée accouche d'un gouvernement raffiné, quoi de mieux que d'embrigader les hommes dans des manufactures aux tâches divisées ?

« Lorsque chaque individu travaille séparément et seulement pour lui-même, sa force est trop réduite pour exécuter quelque ouvrage important ; employant son labeur à subvenir à tous ses divers besoins, il n'atteint jamais la perfection dans un savoir-faire particulier [...]. Par la conjonction des forces, notre pouvoir est augmenté. Par la répartition des tâches, notre compétence s'accroît<sup>15</sup>. »

Adam Ferguson (1723-1816), professeur à l'Université d'Édimbourg, ramasse le propos de Hume dans son *Essai sur l'histoire civile* publié en 1767. D'après lui, la division des tâches opère une fracture anthropologique entre l'état sauvage, l'état de nature, et le stade supérieur de la civilisation :

« Un peuple ne peut faire de grand progrès dans le développement des arts de la vie, jusqu'à ce qu'il ait séparé et départi à différentes personnes les différentes tâches qui demandent une attention et une adresse particulières. Le sauvage ou le barbare [...] aime mieux passer dans l'oisiveté les intervalles que lui laissent les besognes et les alarmes, plutôt qu'aux moyens d'améliorer sa situation. »

Il est ironique de lire sous la plume de Ferguson combien l'homme améliore sa situation quand la division des tâches lui permet de n'être qu'un rouage écervelé fonctionnant au service d'une grande machine *managée* par une classe de technocrates.

« Plusieurs arts mécaniques n'exigent pas d'aptitudes particulières ; ils réussissent plus parfaitement, lorsqu'ils sont totalement destitués des secours du sentiment et de la raison ; et l'ignorance est la mère de l'industrie, aussi bien que de la superstition. La réflexion et l'imagination sont sujettes à s'égarer ; mais l'habitude de mouvoir le pied ou la main ne dépend ni de l'une ni de l'autre. Aussi celles qui réussissent le mieux sont-elles les manufactures où il est le moins fait appel à l'esprit, et dans lesquelles l'atelier peut être, sans grand effort d'imagination, considéré comme une machine, dont les parties sont des hommes<sup>16</sup>. »

---

<sup>15</sup> *Traité de la nature humaine*, 1739.

<sup>16</sup> *Essai sur l'histoire civile*, 1767, *op. cit.*

C'est alors qu'opère la distinction entre conception et exécution, entre ingénieurs et « OS », manipulateurs et manipulés, managers et managés. « En fait d'industrie même, le manufacturier peut avoir l'esprit cultivé, tandis que celui de l'ouvrier subalterne reste en friche. »

Après la métaphore de la ruche, celles du textile et du chantier naval, vient l'image agricole des cerveaux laissés au repos. Que d'imagination pour finalement réduire les travailleurs à des mécanismes inconscients. Quel tour de force que de faire de la manufacture divisée le stade suprême de la civilisation. C'est que « cette méthode, qui produit de si grands avantages, toujours selon Ferguson, s'applique avec un égal succès aux objets d'une plus haute importance. » Lesquels ? La conduite de l'État, de la guerre, de la politique :

« L'homme d'État partage et divise les affaires du gouvernement civil ; les agents employés dans les différents offices publics, remplissent leur portion, sans avoir besoin d'une grande compétence en matière d'affaires d'État [...], ils sont comme les pièces d'une machine qui concourent à une même fin, sans qu'il y ait de l'intelligence ou du concert de leur part. »

Telles sont les lumières portées dans les ténèbres depuis « l'Athènes du nord » : une République d'exécutants et de fonctionnaires à qui l'on ne demande rien d'autre que de *fonctionner*.

Ferguson a un disciple plus lumineux encore : Adam Smith, surnommé le « Luther de l'économie politique » par Marx dans ses *Manuscrits de 1844*<sup>17</sup>, tant il confère au *travail* une valeur métaphysique, celle de la création jusqu'alors dévolue à dieu (le Grand architecte, l'Horloger, etc.)<sup>18</sup>. Smith, né en 1723 à Kirkcaldy, est d'abord élevé seul par sa mère. Il apprend à l'école paroissiale de la ville le latin, les mathématiques, l'histoire, puis entre à 14 ans à l'université de Glasgow où il enseignera plus tard. Il devient le tuteur d'Henry Scott, jeune duc de Beccleuch en 1763, et démissionne de l'université. Dans le cadre de son tutorat, il séjourne à Toulouse, puis à Genève où il rencontre Voltaire, et enfin à Paris, où il découvre les « physiocrates » ; ces économistes hostiles à toute interventions étatique dans la conduite de l'économie. Leur devise : « Laissez faire et laissez passer, le monde continue tout seul ! ». C'est-à-dire que nos physiocrates reprennent, à leur insu ou non, la maxime de William Petty : *vadere sicut vult*.

Smith rentre en Écosse en 1766 et se met à son maître-ouvrage, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776), plus souvent réduit à *La Richesse des nations* (RDN). Inspirée des physiocrates français, la RDN demeure la bible des économistes libéraux, la référence théorique de la « main invisible » du marché, d'une concurrence libre et non faussée par les taxes et subventions de l'État. Libéraux et anti-libéraux s'écharpent au sujet de Smith, comme au sujet de Mandeville, sur la juste dose d'État dans l'économie, et non sur l'idéologie industrielle de la division du travail, qui est pourtant le socle du livre. Ne lisons que la première phrase :

« Les plus grandes améliorations dans la puissance productive du travail, et la plus grande partie de l'habileté, de l'adresse, de l'intelligence avec laquelle il est dirigé ou appliqué, sont dues, à ce qu'il semble, à la *Division du travail*. » (Ce n'est pas nous qui soulignons mais Smith lui-même.)

Le travail parcellisé augmente la puissance économique générale (nous dirions aujourd'hui le PIB), améliore l'habileté et l'adresse des ouvriers, affine l'intelligence des ingénieurs. La division du travail que Smith présente dans une manufacture d'épingles - reprise d'ailleurs à *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert de 1740 - serait-elle la base universelle de discussion des économistes ?

---

<sup>17</sup> *Manuscrits*, Karl Marx, 1844.

<sup>18</sup> Cf. *La Religion industrielle*, op. cit.

Dans les neuf pages qui composent le premier chapitre de *La Richesse des nations*, Smith introduit non seulement la division du travail manuel, mais aussi la division entre travail manuel et intellectuel. Le perfectionnement des machines, remarque Smith, est dû à cette « profession particulière » qu'est « l'industrie des constructeurs de machines », à « l'habileté de ceux qu'on nomme *savants* ou *théoriciens*, dont la profession est de ne rien faire, mais de tout observer. » Comme il n'est d'activité humaine qui puisse résister à une organisation rationnelle, Smith subdivise ces « fonctions philosophiques ou spéculatives » en un « grand nombre de branches différentes, dont chacune occupe une classe particulière de savants. » Ferguson avait coupé les têtes des ouvriers, Smith tranche celles des intellectuels. Voilà donc ce crime originel de « l'économie politique » qui n'émeut ni les économistes « orthodoxes » ni les « hétérodoxes ».

Soyons justes. L'avilissement intellectuel et moral de l'ouvrier causé par la grande industrie et la « grande ville » (Smith) est sujet de débats à l'époque en Écosse.

« Un homme qui passe toute sa vie à remplir un petit nombre d'opérations simples [...] devient, en général, aussi stupide et aussi ignorant qu'il est possible à une créature humaine de le devenir [...]. Or, cet état est celui dans lequel l'ouvrier pauvre, c'est-à-dire la masse du peuple, doit tomber nécessairement dans toute société civilisée et avancée en industrie, à moins que le gouvernement ne prenne des précautions pour prévenir ce mal<sup>19</sup> »,

convient Adam Smith.

Contrairement à l'idée reçue d'un Smith *définitivement* partisan du « laissez faire », il est pour lui de la responsabilité de l'État de faire face aux effets négatifs de la division des tâches, et d'endiguer le déclin des « capacités intellectuelles » du peuple. Smith préconise ainsi que l'État contribue à « L'éducation de la foule du peuple » par une scolarité obligatoire et générale fondée sur le modèle des écoles paroissiales écossaises – écoles dans lesquelles sont passés bien des philosophes cités ici. Les futurs OS y feraient quelques années « l'étude des sciences et de la philosophie » avant de manier le rouet douze heures par jour comme des automates. À la scolarité obligatoire, Smith ajoute la cohésion des communautés religieuses, des « sectes », contre la déliquescence des solidarités dans la solitude et l'anonymat des grandes villes – quoiqu'il se méfie des superstitions et fanatismes<sup>20</sup>. Marx qualifie les préconisations de Smith de « doses homéopathiques<sup>21</sup> ». Et puis... le rôle des écoles et des sectes puritaines n'est-il pas de préparer les enfants à devenir de la chair à manufacture ?

Qu'on ne se méprenne pas sur les intentions de Smith et de son prédécesseur Ferguson, qui savait lui aussi s'apitoyer un instant sur le sort des ouvriers. Tout compte fait, et pour toutes les raisons évoquées, leur balance idéologique penche du côté industrialiste. Il leur suffit d'observer l'intérieur des maisons pour s'en convaincre : les « meubles » du premier « paysan laborieux » venu n'apparaissent-ils pas d'un « luxe extravagant » comparés à « ceux de tel roi d'Afrique qui règne sur dix mille sauvages nus<sup>22</sup> » ? L'ouvrier a certes perdu sa tête, mais il repose son corps endolori par le travail sur un luxueux canapé en cuir. Du même modèle, peut-être, qu'il aura contribué à fabriquer toute la journée.

En dépit de ses regrettables externalités négatives, la machine fascine les intellectuels du XVIII<sup>e</sup> siècle qui lui prêtent des pouvoirs illimités. Le moulin, le métier à tisser et la manufacture, puis la machine à vapeur et l'usine, promettent un avenir débarrassé du besoin et de l'oppression.

---

<sup>19</sup> *La Richesse des nations*, *op. cit.*

<sup>20</sup> Voir le résumé des débats dans *L'Écosse des Lumières*, *op. cit.*

<sup>21</sup> *Le Capital*, 1867.

<sup>22</sup> *La Richesse des nations*, *op. cit.*

La division du travail accoucherait *mécaniquement* d'une civilisation supérieure. La *roue de l'histoire* suivant un processus, des lois, qu'Adam Smith étudie scientifiquement dans ses *Leçons de Glasgow*.

À « l'âge des chasseurs » succède celui des éleveurs. Puis, la population augmentant, « les hommes se tourneraient naturellement vers la culture de la terre », accédant à l'âge des agriculteurs. Avec les surplus alimentaires offerts par la technique et la division du travail, les hommes entreraient dans « l'âge de la société » : les échanges, le commerce, les contrats, nécessitent une structure sociale, une autorité publique, un gouvernement, à même de protéger la propriété, et donc les propriétaires, et donc « l'inégalité des biens ». Un matérialisme historique salué par Marx lui-même.

Mais cette roue crantée de l'histoire, suivant son cours automate, aurait bien pu s'enrayer. Marx rappelle qu' « Au XVII<sup>e</sup> siècle, dans presque toute l'Europe des soulèvements ouvriers éclatèrent contre une machine à tisser des rubans et des galons appelée *Bandmühle* ou *Mühlenstuhl*<sup>23</sup>. »

Face aux risques du chômage, le métier est détruit et son inventeur allemand étouffé ou noyé. Quand cette même machine est pour la première fois employée, en 1629, à Leyde, aux Pays-Bas, les tisserands se rebellent et en font interdire l'usage jusqu'en 1661. La fameuse scierie à vent inventée vers 1630 par un Hollandais établi à Londres est détruite par les ouvriers. Un édit impérial de 1689 proscrit encore l'utilisation du *Bandmühle* dans toute l'Allemagne - il perdure jusqu'en 1765. Une machine à eau servant à tondre les moutons soulève, en 1758, 100 000 hommes qui réduisent en cendres chaque exemplaire qui leur tombe sous la main. Les mouvements de destruction de machines se succèdent ainsi jusqu'au mouvement anglais luddite des années 1810. Il faudra « du temps et de l'expérience, conclut Marx, avant que les ouvriers, ayant appris à distinguer entre la machine et son emploi capitaliste, dirigent leurs attaques non contre le moyen matériel de production, mais contre son mode social d'exploitation<sup>24</sup>. » Seule une hauteur de vue intellectuelle - celle des « idéologues bourgeois (Marx, Engels) qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique<sup>25</sup> » - permettrait donc à l'ouvrier de discerner ce qui est bon ou mauvais pour lui-même.

Certains nous feront un procès en anachronisme, arguant qu'il était trop tôt pour que Marx et les « Lumières écossaises » puissent critiquer la civilisation industrielle naissante. Ce serait faire peu de cas des soulèvements ouvriers d'une part, et d'une voix, certes solitaire, portée contre l'industrie : celle du Genevois Jean-Jacques Rousseau contre l'industrialisme de David Hume et d'Adam Smith. Plutôt qu'ingénieur, Rousseau se fait botaniste. Au luxe et aux marchandises, Rousseau oppose la simplicité de la vie rustique. Face aux idéologues du labeur, des hommes-abeilles dans leurs manufactures bien huilées, il préfère jouir du sac et du ressac des flots sur le lac de Bièvre.

« Dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons<sup>26</sup>. »

En 1776, année de publication de *La Richesse des nations*, Rousseau entame l'écriture des *Rêveries du promeneur solitaire*. Il divague de promenade en promenade, tourné vers l'étude de ses passions, quand ses opposants ne pensent qu'à transformer le monde en machine productive.

---

<sup>23</sup> *Le Capital*, op. cit.

<sup>24</sup> *Idem*.

<sup>25</sup> *Le Manifeste du parti communiste*

<sup>26</sup> *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

Ceux-ci célèbrent la civilisation industrielle qui s'élève sous leurs yeux, celle des manufactures textiles, des mines de charbon, des machines à vapeur. Lui déplore le sort misérable fait aux mineurs de fond, aux ouvriers d'usines, et aux paysages :

« Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu, succède aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux, et des laboureurs robustes, à sa surface<sup>27</sup>. »

Rousseau a l'imaginaire plus mythologique que biblique. Mais ce sont bien les *satanic mills*, les « moulins sataniques » de William Blake, qu'il dénonce, vingt ans avant le poète anglais.

*À suivre...*

**TomJo / Pièces et main d'œuvre**  
Lille, Grenoble  
7 mars 2022

---

<sup>27</sup> *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 1782.